



VOYAGES EN MÉDITERRANÉE : À LA DÉCOUVERTE DE LA “PENSÉE MÉRIDIENNE”

Paul Carmignani

► To cite this version:

Paul Carmignani. VOYAGES EN MÉDITERRANÉE : À LA DÉCOUVERTE DE LA “PENSÉE MÉRIDIENNE”. Master. VOYAGES EN MÉDITERRANÉE, Université de Perpignan-Via Domitia, France. 2017, pp.25. cel-01761049

HAL Id: cel-01761049

<https://hal.science/cel-01761049>

Submitted on 7 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

VOYAGES EN MEDITERRANEE : À LA DECOUVERTE DE LA "PENSEE MERIDIENNE"

« Si partir, c'est mourir un peu, rester, c'est s'enterrer beaucoup » (Lacarrière)

« Toute notre nature est dans le mouvement » (Montaigne)

« La première création de Dieu fut le voyage puis vinrent le doute et la nostalgie. » (Th. Angelopoulos)

SI, COMME L’AFFIRME LE PHILOSOPHE Ch. Jambet dans son ouvrage, *Qu'est-ce que la philosophie islamique ?* : « Le but du mouvement, dans le monde extérieur, c'est le voyage, et dans le monde intérieur, c'est la pensée discursive » [C1] (328), alors notre chemin est tout tracé et notre programme d'étude clairement défini : nous allons précisément combiner ces deux mouvements et conduire une réflexion à partir de la thématique des voyages en Méditerranée, mer qui est dans l'air du temps et dans l'actualité souvent tragique.

Réflexion qui se déroulera en trois temps :

1. d'abord quelques considérations sur la Méditerranée ou plutôt les Méditerranées,
2. puis sur le voyage ou — pour parler comme Montaigne —, « le voyager » et enfin, à titre d'illustration concrète,
3. nous évoquerons « le pèlerinage à rebours » d'écrivains, d'artistes et d'intellectuels, américains entre autres, faisant retour à la Méditerranée et notamment l'Italie.

I. DE LA MER MEDITERRANEE : LA MAL NOMMEE, LA MAL CONNUE, LA MAL AIMEE...

« La mer est avant tout méditation » (F. Cassano)

« Meditation and water are wedded for ever » (Melville)

« Mer d'abord liée à la malédiction (visage et vestige du Déluge) »

Première difficulté : à quelle Méditerranée ferons-nous référence ?

Nous partirons de la Méditerranée physique, disons paradoxalement, 'terrestre', *mediterraneum*, 'mer au milieu des terres' selon les Latins : « en effet, trois continents — l'Asie, l'Europe, l'Afrique — entourent la dépression géologique qui contient les eaux méditerranéennes, dont la superficie totale s'élève à 2,966 millions de km². Chiffre insignifiant à l'échelle planétaire qui est celle de notre époque. L'océan Atlantique couvre 106 millions de km² et le Pacifique 180 millions ! Mais la Méditerranée fut pendant des siècles le centre du monde occidental... » (Porcel, 5) [C2]

Mais ce n'est précisément qu'un point de départ limité ; quand on évoque notre mer, le *Mare Nostrum*, mille et une visions, impressions et sensations se pressent et s'entremêlent dans notre esprit

en un *kaléidoscope* qui ne laisse guère *a priori* percevoir d'**unité** mais on ne s'en étonnera guère s'agissant de la Méditerranée où, par définition, règne **le divers et la disparate**.

Nous sommes par notre position géographique, notre culture et notre mode de vie familiers de cette mer que nous vivons ou éprouvons dans une sorte d'évidence, dans ce même rapport d'insouciance et de méconnaissance que celui qu'on entretient avec sa langue maternelle et que les linguistes ont bien mis en lumière que ce soit L. Hjelmslev (« *Le langage veut être ignoré : c'est sa destination naturelle d'être **un moyen** et non un **but**, et ce n'est qu'artificiellement qu'il peut être dirigé sur le moyen même de la connaissance* ») ou H. Adamczewski (« *La plupart de nos contemporains se contentent de parler et d'écrire leur langue, sans se poser de questions sur leur aptitude à construire des énoncés, c'est à dire sur "les règles du jeu" qui régissent la fabrication spontanée de ce qu'ils appellent "des phrases".* »).

Ne soyez pas surpris par cette incursion inattendue dans le domaine de la linguistique car « *la mer que nous avons apprise sans aucune science* » (F. Cassano, 18) est, comme l'affirme J-L Borgès, « *une langue très ancienne que je ne sais pas déchiffrer* » (*Bréviaire*, 179), langue dotée bien évidemment d'une syntaxe, que F. Cassano – auquel je ferai souvent référence – appelle une « *grammaire de l'eau* » (20).

La mer Méditerranée relève donc pour nous de l'évidence, mais précisément le philosophe M. Merleau-Ponty nous a appris « *qu'il convient de ne pas se sentir à l'aise avec elles* ». En effet, cette proximité et cette familiarité sont trompeuses ; nous croyons connaître la mer Méditerranée or il n'en n'est rien ; 1^{ère} désillusion : la Méditerranée n'est pas une mais plusieurs et il vaudrait mieux parler des Méditerranées au pluriel :

– F. Braudel : « *La Méditerranée est non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres* ». [C3]

[Notons, au passage, cette autre observation du grand historien, Lorrain d'origine mais Méditerranéen de cœur : « *L'Islam, c'est la contre-Méditerranée prolongée par le désert* »].

E. Morin de son côté évoque l'image d'un « *chapelet de mers dont les noms sont restés (Égée, Adriatique, Tyrrhénienne, etc.)* » (Porcel, XI)

Preuve de cette pluralité : la diversité des appellations pour ceux qui l'ont prise comme objet d'étude ou de réflexion : « *Océan nain* » ; « *mer solaire* » (Baltasar Porcel) ; « *machine à faire de la civilisation* » (P. Valéry) ; « *gigantesque éponge, imbibée de tous les savoirs* » (P. Matvejevic) ; « *bidet méditerranéen* » (R. Debray) → l'abondance des dénominations et des appellations en fonction des caractéristiques mises en avant témoignent bien de cette foncière diversité. Notons d'ailleurs que les Grecs avaient déjà quatre termes à leur disposition pour désigner la mer : *thalassa* / *thalatta*, *pelagos*, *pontos* et *als* :

Thalassa // **Thalatta** voudrait dire "*la profonde*" en indo-européen avec la base qu'on retrouve dans l'anglais *dale*, dans l'allemand *Tal* "vallée" et le vieux-slave *dolŭ* "puits" (A. Martinet, *Des Steppes aux océans*, Paris, Payot, 1994).

Pelagos : « la plane » (formé sur la racine *πελα, πλα* qui donnera *planus* : plaine) souligne un autre aspect de la mer : la relative planéité de la surface des eaux.

Pontos, désigne la mer en la définissant comme *lieu de passage* (même racine indo-européenne que le skr. *pantah*, et le latin *pons*, désignant le pont)→*Étendue ou voie*.

Als (*sal* latin) désigne la mer par métonymie comme *étendue salée, et stérile*, puisque le même mot veut dire : sel..

La position, les couleurs et autres caractéristiques que nous lui attribuons témoignent de la même diversité :

Pour les Romains : *mediterreus* → *meditullius* → *mediterraneus* = espace au sein du continent (12)→ [C4] « La Méditerranée, au milieu des terres, singulier nom qui réclame jusque dans sa racine l'eau et le rivage » (*La Méd. créatrice*, 38) puis *Mare Nostrum* ;

Pour les Grecs et notamment Platon → « la mer qui est près de nous »

Dans la Bible→ « Grande Mer ; Mer qui est en arrière ; mer Philistine » ;

Pour les Égyptiens et Sumériens : « mer Supérieure » d'après sa position par rapport au pays ;

Pour les Arabes et les Turcs : « la mer des Rumis » ou « la mer Blanche » parce que cette couleur était celle de l'Ouest (17) ; les Égyptiens, eux, l'appelaient « la très verte » (18) ; pour nous, ses riverains, la Méditerranée, c'est la *Grande Bleue* ; Homère : la mer « vineuse » ; « couleur de vin »* ; etc.

[5] *Pourquoi, chez Homère et dans le reste de la littérature préclassique, la mer arbore-t-elle de multiples couleurs (noir, blanc, gris, violet, pourpre..), sans être jamais bleue ? La réponse à cette question n'est pas à chercher dans un quelconque problème de déficience visuelle, mais bien plutôt dans la nature du regard que les Grecs de l'époque archaïque portaient sur l'étendue marine. En abordant la question philologique par le biais de l'anthropologie historique, on découvre alors que les incohérences et étrangetés apparentes du lexique chromatique grec s'évanouissent. L'article cherche ainsi à montrer que l'analyse des représentations du chromatisme marin dans la littérature archaïque permet de décentrer notre regard et de mettre en lumière la nature des sentiments suscités par la toute puissance de la mer dans l'imaginaire collectif grec. Cf. **Adeline Grand-Clément**, « La mer pourpre : façons grecques de voir en couleurs. Représentations littéraires du chromatisme marin à l'époque archaïque », *Pallas* [En ligne], 92 | 2013, mis en ligne le 15 mars 2014, consulté le 01 février 2015. URL : <http://pallas.revues.org/187>

Sur la statuaire grecque cf. B. Porcel (p. 68) :

« Il faut garder en mémoire cette donnée fondamentale : les statues grecques avaient des yeux de verre, elles étaient peintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à la cire et à chaud. Platon était persuadé que seule la couleur donne à la sculpture sa plénitude. Je répète que l'idée qui associe blancheur et classicisme est fautive : les pluies, les siècles, voilà ce qui a blanchi les sculptures... »

Sur la couleur bleue, cf. M. Pastoureau, *Le petit livre des couleurs*, Éds du Panama, 2005 :

« Longtemps le bleu a été mal aimé. [...] Dans l'Antiquité, il n'est pas vraiment considéré comme une couleur ; seuls le blanc, le rouge et le noir ont ce statut. [...] À Rome, c'est la couleur des barbares, de l'étranger (les peuples du Nord, comme les Germains, aiment le bleu. De nombreux témoignages l'affirment : avoir les

yeux bleus pour une femme, c'est un signe de mauvaise vie. Pour les hommes, une marque de ridicule. On retrouve cet état d'esprit dans le vocabulaire : en latin classique, le lexique des bleus est instable, imprécis. Lorsque les langues romanes ont forgé leur vocabulaire des couleurs, elles ont dû aller chercher ailleurs, dans les mots germaniques (*blau*) et arabe (*azraq*). Chez les Grecs aussi, on relève des confusions de vocabulaire entre le bleu, le gris et le vert. L'absence de bleu dans les textes anciens a d'ailleurs tellement intrigué que certains philologues du XIX^e siècle ont cru sérieusement que les yeux des Grecs ne pouvaient le voir ! »

Diversité qui a fait écrire à Van Gogh dans une lettre à son frère Théo que :

[5] « La Méditerranée a une couleur semblable à celle du maquereau, c'est-à-dire changeante, on ne sait de source sûre si elle verte ou violette, si elle est bleue car après le reflet changeant celui-ci a pris une teinte rose ou grise... Je me suis promené une nuit au bord de la mer sur une plage déserte. Elle n'était pas gaie, mais pas triste non plus : elle était belle. Le ciel d'un bleu profond était parsemé de nuages d'un bleu plus dense que le bleu fondamental d'un cobalt intense, et d'autres nuages d'un bleu plus clair, comme la blancheur bleutée des voies lactées... Maintenant que j'ai vu la mer ici, je saisis toute l'importance d'être dans le Midi et de sentir qu'il faut encore forcer la couleur » (B. Porcel 371).

En outre, deuxième désillusion, d'un point de vue géologique, la Méditerranée n'est pas une mer mais un océan, *un océan nain*, il est vrai, mais un océan tout de même !

La limite océan/continent ne se situe pas le long du littoral, mais généralement sous la mer, au niveau du talus continental : le continent se prolonge sous la tranche d'eau. On parle alors de plateau continental ou de mer épicontinentale, dont la profondeur varie de 0 à 200 m environ. **L'océan, quant à lui, est un domaine totalement différent avec des profondeurs très importantes : 3.800 m d'eau, en moyenne.** La Mer du Nord et la Manche n'appartiennent pas au domaine océanique. Ce sont de simples flaques d'eau à la surface du continent européen. **À l'inverse, et malgré leurs noms, la mer Rouge et la mer Méditerranée sont des océans et non des mers.** Il ne s'agit pas là d'un simple détail de vocabulaire, mais d'une réalité structurale qui individualise les deux espaces fondamentaux à la surface de la Terre, deux domaines géologiques qui s'interprètent dans le contexte de la tectonique des plaques. **Aux fonds océaniques correspond la croûte océanique (basaltes et gabbros). Aux domaines continentaux, émergés ou immergés, correspond la croûte continentale (granite et roches associées).** (F. Michel, *Roches et paysages : Reflets de l'histoire de la Terre*, Paris, Belin, 2005, 14).

Et comme si cela ne suffisait pas, il faut noter outre :

- l'existence d'une **Méditerranée occidentale** – l'arc latin constitué par l'Espagne, la France et l'Italie (+ Grèce et Turquie) ;
- celle d'une **Méditerranée orientale** (celle des Balkans) ;
- d'une **Méditerranée arabe**.

Mais « *la Méditerranée va bien au-delà de la seule Méditerranée européenne* » (378) : il existe également « **une Méditerranée américaine** », les 4.500.000 km² de la mer des Caraïbes et du Golfe du Mexique (*Histoire de la Méditerranée*, J. Carpentier & F. Lebrun, Paris, Le Seuil, 1998, 11).

Cf. également : « **L'Australie comme une autre Méditerranée** » (J. Chesneaux, *L'Art du voyage* Paris, Bayard Editions, 1999, 88).

Comme on le voit, à la **Méditerranée physique se superposent :**

– **une Méditerranée** « machine à faire de la civilisation » (P. Valéry) source d'une culture qui est prise dans une triple tradition et perspective : gréco-romaine, judéo-chrétienne et arabo-musulmane. (*Corps dans culture méditerranéenne*) ;

– **une Méditerranée, berceau des religions monothéistes** : [C6] « L'essence de la Méditerranée, c'est d'abord la passion du Dieu unique, dont les trois expressions, la juive, la chrétienne et la musulmane, sont nées au désert mais se sont épanouies autour d'elle et grâce à elle » (J.-R. Pitte in *L'Histoire aujourd'hui*, 291) ;

– **une Méditerranée économique, politique et sociale** : notamment lieu de naissance de la démocratie, de la **démocrature** (cf. Matvejevic), ce mixte de démocratie et de dictature, de la démagogie et enfin de la « démocratie par les pieds » = phénomène de migration (Huntzinger, 202). → Matvejevic rappelle par ailleurs que : « La rhétorique méditerranéenne sert la démocratie et la démagogie, la liberté et la tyrannie » (20) ;

– **une Méditerranée frontière et une Méditerranée carrefour** (Huntzinger, 123), paradoxe :

[C7] La mer sépare les continents, et du même coup elle est la voie de communication qui les relie ; grâce à l'obstacle qui devrait les isoler (et non point : malgré cet obstacle), les hommes pourront aller ailleurs et, en outre, échanger leurs marchandises, circuler et négocier, trouver un emploi aux véhicules de l'humaine mobilité. Comme l'espace, le temps est ce qui à la fois disloque et réunit, éloigne et rapproche. (Jankélévitch, 103)

– **une Méditerranée mythique, immatérielle** : « gigantesque éponge, imbibée de tous les savoirs¹ », source et conservatoire de mythes universels produits par des hommes qui, en se disant fils de la lumière solaire, s'affirment aussi disciples de la lumière intellectuelle et zéloteurs de l'harmonie et de la raison.

– **Méditerranée modèle** :

[C8] Un nom commun de la géographie désignant un climat, un genre de vie ou de construction géopolitique. Que l'on considère les spécificités du climat, et l'on trouve ailleurs qu'en Europe des méditerranées au climat comparable, en Californie, au Chili central, dans la province du Cap ou en Australie, à Perth et Adélaïde... Que l'on s'intéresse aux genres de vie, et des cellules méditerranéennes apparaissent dans les quartiers des plus grandes villes du monde et en particulier aux États-Unis. Que l'on s'intéresse enfin à la géopolitique, et se dessine alors un modèle méditerranéen : devient méditerranée tout espace marin dit de « deuxième grandeur » (3.000 à 4.000 kilomètres de longueur), quasi fermé, borné de territoires peuplés et actifs, soumis chacun à la double attraction de forces opposées, celles de leur liaisons internes et celles qu'exercent des centres de décisions extérieurs (ainsi pourra-t-on dire que la France, l'Algérie et la Croatie sont méditerranéennes parce qu'elles ont la Méditerranée en commun, mais en même temps que la première est attirée par l'Union européenne, la deuxième par le monde arabe et musulman et la troisième par l'Europe centrale postcommuniste...). Alors, vus sous cet angle, peuvent apparaître d'autres ensembles. [...] Avec cette définition, les méditerranées entrent alors dans le jeu mondial : Rome n'est plus dans Rome mais à Washington, Londres, Moscou ou Riyad... (Carpentier & Lebrun, 10-11)

Finalement, la Méditerranée devient alors cette *aire imaginaire* dont les frontières ne sont inscrites ni dans l'espace ni dans le temps mais plus profondément aux confins de notre conscience, dans notre paysage culturel le plus intime, dans cette zone plus ou moins chaotique qui nourrit le monde de

nos représentations. Cette autre Méditerranée, qui ne se réduit ni à une géographie ni à une histoire, relève d'une utopie et d'une uchronie essentielles ; elle est indissolublement liée à l'idée qu'on se fait d'une civilisation autre, d'une manière d'être, d'un mode et d'un rythme de vie différents et peut du coup, une fois hypostasiée en "méditerranéité", « *s'acquérir ou s'hériter en tout lieu* » selon la belle formule de P. Matvejevitch. Du coup, la Méditerranée devient une sorte d'archétype, ou de modèle transposable et exportable "ailleurs" :

Conclusion partielle :

[C9] « *La Méditerranée en sa grandeur nature est balkanique. Elle est en somme un art con-sommé du désordre, du contraste et de la démesure, à l'instar du dieu héraclitéen* » (*La Méditerranée créatrice*, Sous la dir. de Th. Fabre, Paris, Éditions de l'Aube, 1994, 17). Comme l'écrit P. Matvejevic, dans *Bréviaire méditerranéen* (Paris, Payot, 1995, 20) :

[C9] Nous sommes confrontés aux antinomies méditerranéennes à chaque époque : d'une part la clarté et la forme, la géométrie et la logique, la loi et la justice, la science et la poétique, de l'autre tous leurs contraires. Les livres saints de réconciliation ou d'amour face aux croisades ou au djihâd. Esprit œcuménique et ostracisme fanatique. Universalité et autarcie. Agora et labyrinthe. Aletheia et énigme. La joie dionysiaque et le rocher de Sisyphe Athènes et Sparte. Rome et les Barbares. L'empire de l'Est et celui de l'Ouest. L'Orient et l'Occident. Côte nord et côte sud : l'Europe et l'Afrique. La chrétienté et l'islam. Le catholicisme et la religion orthodoxe. L'enseignement du Christ et la persécution des Juifs.

D'où l'impérieuse nécessité – puisque « *la mer est avant tout méditation* » – d'élaborer et de mettre au point une forme de pensée accordée à son objet ; rappelons-nous que « *l'intelligence a un rapport avec la mer* » (Cassano, 36). Certes, il existe déjà la *thalassologie* :

[C10] « La science de la mer, c'est l'étude des routes et des courants, l'analyse chimique du taux de salinité, la stratigraphie du relief, la carte du domaine benthique et celle du domaine pélagique avec sa subdivision en zones euphotiques, oligophotiques et aphotiques, la mesure des températures et celles des vents ; mais aussi des histoires de naufrages et le mythe des sirènes, des galions coulés et des léviathans primordiaux ; c'est le liquide amniotique originel de l'humanité et le berceau des civilisations, la beauté grecque qui, telle Aphrodite, naît parfaite de la mer, la grande épreuve de l'âme dont parle Musil, la rencontre avec le symbole de l'éternité et de la persuasion, c'est-à-dire de la vie resplendissant dans un pur présent incorruptible, dans la plénitude de sa signification. Le plus grand roman de formation (*Bildungsroman*), la plus grande histoire mettant en scène l'individu qui s'aventure dans le monde puis revient chez lui, en lui-même, c'est-à-dire l'Odyssée, n'est pas concevable sans la mer. Mais cette mer, la Méditerranée, est aussi la matrice de notre histoire, de notre civilisation. » (Claudio Magris, cité par P. Matvejevic, 7-8)

Mais ce que nous avons en vue, c'est un nouveau *mode de réflexion* qui nous invite, à l'instar de la Méditerranée, à « penser l'unité de ce qui est multiple et aussi la diversité de ce qui est un ». (E. Morin) ; il nous faut en tant que Méditerranéens apprendre à « *habiter dans l'oxymore* » (Cassano, 50). F. Cassano en esquisse le modèle sous le nom de « ***pensée méridienne*** ». De quoi s'agit-il ? C'est tout d'abord un mode de pensée qui s'inspire de l'épistémologie de la mer :

[C11] La pensée méridienne, c'est cette pensée que l'on commence à sentir en soi là où commence la mer, quand la rive interrompt les intégrismes de la terre – *in primis*, celui de l'économie et du développement –, quand on découvre que la frontière n'est pas un lieu où le monde finit, mais où les différences se touchent et où le jeu du rapport à l'autre se fait difficile et vrai. En effet, la pensée méridienne est née sur la Méditerranée, sur les côtes de la Grèce, quand la culture grecque s'est ouverte aux discours contradictoires, aux *dissoi logoi*. Au début, il n'y a jamais l'un, mais le deux ou les plusieurs. (8)

Que nous apprend la mer ?

Une subtile dialectique du proche et du lointain, de l'identité et de la différence, de la permanence et du changement, de la séparation et de la relation : [C12] la mer « entraîne l'intellect à la mobilité, à la pluralité, elle l'oblige à passer de rivage en rivage et de peuple en peuple. » (C. 36), aussi la **pensée méridienne**, qui s'en inspire, est-elle ouverte aux contradictions, pleine de ressources et apte aux médiations. À la différence de la raison raisonnante, la pensée méridienne ne tranche ni ne retranche, mais relie et intègre ; c'est une raison plus ample et plus compréhensive qui essaie de penser ensemble, c'est-à-dire de manière complémentaire, les oppositions afin de les dépasser au lieu de les exacerber.

C'est aussi, **deuxième caractéristique fondamentale**, une pensée qui se souvient **des origines** et notamment, du fait, primordial, que les deux puissances tutélaires de la sagesse antique sont Apollon et Dionysos. Il faut, en conséquence, reconsidérer leur rapport et modifier la caractérisation qu'en propose F. Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie* (1872) où Apollon, par opposition au déchaînement dionysiaque, serait le symbole de la mesure, de la maîtrise rationnelle et de la sérénité. Ainsi, Apollon serait associé au monde de l'art compris comme libération alors que Dionysos représenterait la connaissance, l'intuition de la douleur du monde. En fait, contrairement au parti pris de Nietzsche, la prééminence doit être accordée à Apollon plutôt qu'à Dionysos ; Apollon est certes maître des arts et dieu lumineux de la splendeur solaire, mais il y a en lui quelque chose de terrible, un élément de férocité. L'étymologie même d'Apollon, selon les Grecs, suggère la signification de « celui qui détruit totalement » (G. Colli, 21). La destruction, la violence différée est typique d'Apollon (en témoignent ses épithètes : « celui qui frappe de loin », « celui qui agit à distance » et son double attribut : l'arc, qui désigne son action hostile, et la lyre, qui désigne son action bienveillante vs. les attributs de Dionysos : la balle et la toupie). En outre, depuis la parution de *La Naissance de la tragédie*, a été mise en évidence l'origine asiatique et nordique du culte d'Apollon. Donc, Apollon n'est pas le dieu de la mesure, de l'harmonie, mais le dieu de l'exaltation et de la folie (*mania*). En conséquence, Apollon et Dionysos, sont deux divinités fondamentalement en affinité qui se manifestent à travers la *mania* et révèlent ainsi que la folie est la matrice de la sagesse, que la démence est condition de la sagesse. En effet, comme nous le rappelle les philosophes antiques, la folie est intrinsèque à la sagesse grecque. Ainsi, « en Grèce, le mysticisme et le rationalisme ne seraient pas deux choses antithétiques, mais devraient plutôt être compris comme deux phases successives d'un phénomène fondamental » (Colli 76). Il faut donc tenir ensemble les deux termes de cette opposition : « Apollon et Dionysos, ordre diurne et désordre nocturne, deux instances nécessaires à la vie de l'imaginaire, mortifères si elles sont prises isolément, car génératrices d'un excès (d'ordre ou de désordre), vivifiantes dans leur dialectique. » (J. Thomas, 99).

Puisque sa fonction première est de *jeter des ponts*, d'établir des liaisons, cette pensée méridienne, qui s'oppose à « une notion insulaire de l'homme, retranché de la nature et de sa propre nature » (Morin 212), est à mettre en rapport avec les réflexions de divers penseurs contemporains – G. Bataille, R. Caillois et E. Morin, entre autres –, qui, avec leurs notions respectives d'hétérologie et de logique paradoxale (une logique d'antagonismes ou *dialogique*)² s'efforcent de proposer une *rationalité autre* ; à une pensée qui isole et sépare, il faut substituer une pensée qui distingue et relie, une **pensée du complexe** dont les termes sont ouverts inévitablement l'un à l'autre de façon **complexe**, c'est-à-dire à la fois complémentaire, concurrentielle et antagoniste.

2. Principe dialogique : « le néologisme se justifie car le terme de dialogue est insuffisant pour exprimer la conflictualité entre les instances constitutives et dialectique ne rend pas compte de la persistance de l'opposition dualiste au sein de l'unité. Le dialogique rendra compte du fait que deux ou plusieurs logiques différentes sont liées en une unité, de façon complexe, sans que dans la dualité se perde dans l'unité : *unitas multiplex* » (J. Thomas 137).

La Méditerranée, par sa nature balkanique, par son rapport essentiel à la conflictualité mais aussi à l'harmonie, favorise la prise en compte d'une complexité fondée à la fois sur la relation et l'opposition, qui seule « *permet de renouer avec l'entrecroisement inextricable de l'identité et de l'altérité, de l'unité et de la pluralité, de la répétition et du changement* » (Wunenburger 13). En d'autres termes, le temps est venu de mettre sur pied une rationalité alternative, une logique paradoxale qui accepte les contradictions, les conflits et les oppositions : « *Le propre d'une pensée paradoxale est de s'interdire la tentation d'annuler la contradiction. Celle-ci n'est plus un piège, une expression d'un échec ou d'une impuissance, mais un véritable levier pour défier l'intelligibilité simple*³ ».

Autre bénéfice, cette pensée du complexe – fondée à la fois sur la relation et l'opposition – affirme la parité à part entière de l'intelligence rationnelle et de la sagesse mythologique. Il faut, à l'instar du Grec qui « **portait haut ses deux têtes, signe de son évidente supériorité sur la foule des monocéphales** » (Détienne 222), prendre conscience de notre **nature bicéphale**. Comme le déclarait R. Cailliois « **le labyrinthe est grec autant que l'Acropole** » ; ajoutons y l'**agora**, « *lieu non d'une seule vérité mais de plusieurs vérités en conflit* » (Cassano 35)

Donc, pour résumer cette nouvelle orientation : la pensée méridienne, c'est une pensée capable de concevoir à la fois l'unité, la diversité et les conflictualités. Vaste programme, qui nous conduit, par une voie détournée, à reconsidérer une problématique cruciale : l'opposition Nord/Sud dont l'enjeu majeur reste aujourd'hui encore celui qu'évoquait Alexis de Tocqueville en 1853, dans *De la Démocratie en Amérique* : « *La civilisation du Nord est-elle destinée à devenir la mesure commune sur laquelle tout le reste doit se régler un jour ?* ».

D'où notre conviction qu'il faut impérativement [C13] « *retrouver l'essence profane de la Méditerranée qui est dans l'ouverture, la communication, la tolérance et la rationalité. Nous devons nous reméditerranéiser comme citoyens de la communication et citoyens de la complexité*⁴ », aptes à « *penser l'unité de ce qui est multiple et aussi la diversité de ce qui est un* ». (E. Morin).

Il convient donc de sortir des sentiers battus et de perdre sciemment le nord par rapport auquel nous avons pris l'habitude de nous orienter pour tenter, comme nous y encourage M. Serres, de nous « **occidenter par le Sud** » (38) afin de relever un double défi :

– le premier consiste à « *construire des liaisons et des contacts, à construire des ponts, à transformer en ponts cette mer haute et difficile* » (Cassano 37). En **pontos**, c'est-à-dire en mer reliant les hommes entre eux et les rivages lointains ;

– le second, plus audacieux encore, nous invite à « *cesser de penser le Sud à la lumière de la modernité pour penser au contraire la modernité à la lumière du Sud.* » (5)

3. Wunenburger, 189. Cette approche est à mettre en rapport avec la **logique contradictoire** de G. Durand : « *logique du tiers non exclu, tiers qui met les deux autres termes en relation à travers sa capacité de médiation ; mode polythéiste où les opposés sont tenus en tension sans qu'aucun ne soit annulé* » (Thomas 148-149) .

4. E. Morin in Préface à B. Porcel. *Méditerranée : Tumultes de la houle* (Actes Sud, 1998) XIII.

Sur E. Morin :

« *homo sapiens est homo demens* » (124) *autopoiesis* 128→tout système vivant est menacé par le désordre et en même temps s'en nourrit 129

« Le génie de *sapiens* est dans l'intercommunication entre l'imaginaire et le réel, le logique et l'affectif, le spécifique et l'existentiel, l'ics et cs, le sujet et l'objet ... mais ces termes sont ouverts inévitablement l'un à l'autre de façon complexe, c-à-d à la fois complémentaire, concurrentielle et antagoniste » (144)

« *la démence est la rançon de la sagesse* » (145)

« Il faut dans le visage de l'homme considérer le mythe, la fête, la danse, le chant, l'extase, l'amour, la mort, la démesure, la guerre... Il ne faut pas rejeter comme "bruit", résidu, déchet, l'affectivité, la névrose, le désordre, l'aléa. L'homme véritable est dans la dialectique de *sapiens-demens* » (218)

« La mission de la science n'est plus de chasser le désordre de ses théories, mais de le traiter » (135)

« *Volonté de dialoguer avec ce qui résiste à la rationalité* » (94)

II. LE GOUT DE L'AILLEURS : BOULEVERSANTS VOYAGES (ITINÉRAIRES ET TRANSFORMATIONS)

« *La première création de Dieu fut le voyage puis vinrent le doute et la nostalgie.* » (Th. Angelopoulos)

Qu'on en vante les bienfaits – « *Heureux qui comme Ulysse...* » – ou qu'on en dénonce les méfaits – « *En nous rapprochant du plus lointain, nous nous éloignons de ce qui nous est le plus voisin et le plus intérieur*⁵ » –, force est de constater que voyage et industrie touristiques sont devenus aujourd'hui des phénomènes sociaux de première importance tant sur le plan économique que culturel. En témoignent la part grandissante du PNB mondial que ces activités représentent, le nombre sans cesse croissant d'emplois qu'elles génèrent (le voyage est, de ce point de vue, la première activité dans le monde) et, enfin, la pléthore d'ouvrages (guides, études, essais...) et de manifestations diverses (rencontres, salons, festivals) qu'elles suscitent. Bref, on a jamais autant voyagé ni disserté sur le voyage, symptôme majeur d'une modernité, qui – signe des temps ou plutôt indice de leur déclin –, fonde ses certitudes non sur les cogitations de la substance pensante mais sur l'exploration de la substance étendue en longueur, largeur et profondeur qu'est le vaste monde : *peregrinor ergo sum*, je voyage (à l'étranger de préférence), donc je suis. À chaque époque son cartésianisme revisité.

Mais au-delà du constat banal de l'agitation brownienne qui affecte un nombre toujours plus grand de terriens à la surface du globe (d'ici vingt ans, selon certaines estimations, on devrait compter plus d'un milliard de touristes), il importe de s'interroger sur les conséquences d'un phénomène d'une telle ampleur. En effet, la multiplication des voyages et la croissance exponentielle du tourisme ne sauraient rester sans incidence sur les sciences de l'homme : parmi les multiples découpages qu'elles proposent de leur objet⁶ – *homo sapiens, demens, loquens, faber, ludens, ridens, symbolicus, economicus*,

5. G. Thibon, *L'Équilibre et l'harmonie*, Paris, Fayard, 1976, 105.

6. Un des défis actuels des sciences humaines est d'ailleurs de dépasser et de surmonter ce tronçonnage, qui fut, à une certaine époque, facteur et condition de progrès pour « nous montrer qu'*Homo sapiens* est aussi indissolublement *Homo demens*, qu'*Homo faber* est en même temps *Homo ludens*, qu'*Homo economicus* est en même temps *Homo mythologicus*, qu'*Homo prosaicus* est aussi *Homo poeticus* », E. Morin, *La Tête bien faite*, Paris, Seuil, 1999, 45.

etc. – *l'homo itinerans* ne serait-il pas en passe d'occuper aujourd'hui une place prépondérante sinon la première ?

La vogue des voyages et l'essor de l'industrie du tourisme – traduction du nomadisme et de cette mobilité sinon instabilité foncières où l'on a vu une des caractéristiques de notre condition post-moderne, volontiers qualifiée de voyageuse – semblent indiquer que *le mouvement a supplanté le rire comme propre de l'homme*. « *Toute notre nature est dans le mouvement* », disait déjà Montaigne et, en effet, au-delà du phénomène de mode, l'accélération, la multiplication et la massification du tourisme et des loisirs ne doivent pas occulter le fait que “**le voyager**” (pour emprunter encore à l'auteur des *Essais*), représente une expérience essentielle constitutive de notre humaine condition. L'homme, cet être jeté dans le monde, « *oscillant entre le désir du lien et l'envie de se délier, l'ancrage et la fugue*⁷ », se définirait, en dernière analyse, par sa capacité à sortir et à se tenir hors de lui-même, à exister/ex-sistere et, partant, à se *pro-jeter* en avant de lui-même vers un ailleurs ou un nouvel état d'être.

Notre condition est indéniablement itinérante et, corollaire obligé, le voyage a été et demeure le véritable vecteur de l'aventure humaine, de l'odyssée de l'espèce. Aussi, il semble désormais acquis qu'au dualisme pulsionnel fondamental postulé par S. Freud – pulsion de vie, pulsion de mort – il convienne d'ajouter une troisième instance : une pulsion viatorique, pulsion de la marche et du voyage (qui « *introduit dans le champ psychique la catégorie de l'espace comme figure première et privilégiée du grand Autre, [et] permet au sujet d'habiter et de se mouvoir sans s'égarer dans l'infini de cet espace*⁸ »).

Entre les bornes de la naissance et de la mort, s'inscrit le parcours de **l'homo viator**, de *l'homme qui s'accomplit et s'appréhende dans le mouvement*, et dont le destin réside tout entier – à la différence de Dieu, « *le voyageur sans chemin, celui qui arrive où il veut sans avoir à prendre la route*⁹ » –, dans la nécessité impérieuse de « **s'avoyer** » et dans le risque volontairement assumé de **se fourvoyer** ou pire, de **se dévoyer**. Vaines spéculations de philosophe ou de moraliste ? Loin de là ! Les données de l'ethnologie historique vont dans le même sens et ne sont ni moins imaginées ni moins déroutantes : « *L'homme commence par les pieds* », affirme Leroi-Gourhan, évoquant cette évolution radicale qu'inaugure l'acquisition de la bipédie. Progrès décisif, qui a entraîné l'émergence de l'intelligence avec la libération de la main, et la conquête de l'expérience (que l'allemand, langue révélatrice, exprime par le substantif *Erfahrung*, dérivé du verbe *fahren*, 'voyager') fondée sur l'itinérance : « *apprendre lance l'errance* », écrit joliment M. Serres¹⁰. Aujourd'hui comme hier, l'homme est bien, selon la définition de Sophocle prise au pied de la lettre – [C14] « Παντοπορος απορος επ ουδεν ¹¹ » –,

7. *Les Cahiers de médiologie*, “Qu'est-ce qu'une route ?”, n° 2, 2^e sem. 1996, 8.

8. A. et G. Haddad, *Freud et l'Italie : Psychanalyse du voyage*, Paris, A. Michel, 1995, 27.

9. *Les Cahiers de médiologie*, 75.

10. M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1991, 28.

11. *Antigone*, 357.

cet être « *qui a tous les chemins et n'en est jamais démun* ». Plus près de nous, G. Bachelard, reprenant cette antique formule confirme que « *dans l'homme tout est chemin*¹² »

Sur “*per*” et “*poros*” cf. Maldiney, *L'Eclair de l'être*, 144-5 : « un des mots les plus révélateurs de l'être au monde. Par lui l'homme se signifie comme un être de traversée, toujours à la recherche d'un passage de l'autre côté. »

Il est, à ce stade, évident que le “voyager”, exercice profitable et formateur dans la pratique, ne l'est pas moins dans la théorie en tant que thème de réflexions. Aborder le thème du voyage conduit nécessairement à faire le partage entre ses multiples modalités : déplacement, cheminement, parcours, trajet, pérégrination, pèlerinage, périple, errance, cavale, dérive, *trip*..., le paradigme est vaste. Dans le cas qui nous occupe, le voyage sera pris dans le sens le plus élémentaire et le plus banal que sanctionnent les dictionnaires (« *Fait d'aller dans un lieu assez éloigné de celui où l'on réside*¹³ » ou « *Déplacement d'une personne qui se rend en un lieu éloigné*¹⁴ »), c'est-à-dire de traversée d'un espace physique.

Notons cependant, au passage, puisque l'occasion s'en présente, que l'histoire même du mot voyage (issu de *viaticum*→*veiage*→*voiage* : chemin à parcourir), qui se prête aujourd'hui à maints emplois métaphoriques, commence par un transfert de sens. En effet, le mot voyage – bel exemple d'iconicité –, doit sa dénomination à un *déplacement de sens*, à une relation métonymique, c'est-à-dire à l'utilisation d'un circonstant, le moyen, pour désigner le processus, puisque *Viaticum*, source du mot, signifie au départ, « *provisions, argent de voyage, viatique* ». Ce détournement du sens originel en suscitera et légitimera d'autres dans la carrière du mot voyage.

Le voyage dans sa diversité est facteur de transformations, changements, mutations, voire métamorphoses. Au voyage comme traversée des espaces du dehors, transit entre l'ici et l'ailleurs et rencontre avec l'autre, s'ajoutera la dimension complémentaire d'une traversée des espaces du dedans et du passage à un autre moi potentiel que la maïeutique du voyage aura pour fonction de mettre au jour :

[C15] Voyager, c'est se livrer à la commotion : à cet ébranlement qui affecte l'être jusqu'à l'os, remet tout en jeu, tourne la tête et ne laisse aucune anticipation intacte. Après chaque commotion, il faut renaître et reprendre connaissance. Rien de plus effrayant, rien de plus désirable¹⁵.

Mais le voyage peut aussi se faire intérieur, et l'on observe là aussi un jeu de miroirs entre le voyage « en soi » et le voyage « hors de soi » et dans le monde : le deuxième est la matérialisation du premier, mais ils participent tous deux de la même trajectoire : le héros – fondateur et civilisateur – se modifie en même temps qu'il change le monde. Le voyage peut alors s'analyser dans ses dimensions

12. *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, J. Corti, 1971, 213.

13. *Dictionnaire Hachette*.

14. *Dictionnaire Le Robert*.

15. J. Derrida, *La Contre-allée*, La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, 1999, 42.

allégorique et symbolique comme source de révélation, voie de salut, rite de passage, pèlerinage (Cf. Rufin, *Immortelle randonnée, Compostelle malgré moi*), donc vecteur de transformations.

C'est enfin du constat que « *l'ailleurs conduit à l'autre, lui aussi terme clé du voyage*¹⁶ » que nous partirons à présent. C'est dire que la perspective devient résolument anthropologique et se place sous l'égide d'une discipline qui se définit comme « *science de la culture vue du dehors*¹⁷ » mais aussi compréhension du non-moi, pensée de la relation et de la traduction inter-linguistique/culturelle/ historique¹⁸.

Le voyage illustre ici une de ses plus nobles motivations et devient médiation entre cultures, « *rencontre entre les "voyageants", ceux qui vont et regardent, et les "voyagés", ceux vers qui l'on va*¹⁹ ». En d'autres termes, rencontre avec l'autre (réel et authentique – l'autochtone – ou fantasmé et mythique – le bon sauvage) perçu dans toute la diversité de ses us et coutumes. Le voyage est alors synonyme d'expérience de l'étrangeté, de l'altérité, mais aussi de l'entre-deux ; ouverture à l'autre qui nécessite, condition *sine qua non*, un indispensable dépouillement de soi pour se laisser habiter par le monde : [C16] « *Voyager ? C'est se vider, se dénuer et une fois vide et nu, s'emplir de saveurs et de savoirs nouveaux. Se sentir proche des lointains et consanguins de Différents. Comme un bernard-hermite planétaire*²⁰ ».

Résumons et prolongeons ces considérations théoriques préliminaires par 7 pistes de réflexion :

Voyage → Ailleurs

Ailleurs : l'avatar spatial de l'altérité

[C17] « *L'Ailleurs, celui de l'hétérotopie n'est pas l'autre, ni non plus le différent, ni non plus l'opposé ; mais simplement (rigoureusement) ce qui ne s'inscrit pas dans notre cadre initial, ne fait pas partie du paysage (linguistique-notionnel) dans lequel nous avons d'abord grandi et nous trouvons d'abord situés, donc aussi au sein duquel nous pouvons d'emblée nous « orienter ». Aussi « ailleurs » ne se découvre-t-il que si nous nous dé-plaçons, oblige à voyager.* » (F. Jullien, *Chemin, faisant*, 85)

Voyage ↔ Métamorphose

« *Tout transport transforme* » (R. Debray)

Voyage n'est pas simple translation dans l'espace mais aussi état d'esprit (Guirlinger) → Voyage authentique : découverte du monde, recherche d'un savoir et quête de soi-même (16)

« *On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait* » (N. Bouvier) 33

16. J. Chesnaux, *L'Art du voyage*, Paris, Bayard Editions, 1999, 218.

17. T. Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Ed. du Seuil, 1989, 117.

18. F. Laplantine, *Je, nous et les autres*, Ed. Le Pommier-Fayard, 1999, 103

19. J. Chesnaux, *L'Art du voyage*, 177.

20. J. Lacarrière, "Le Bernard-hermite ou le treizième voyage" in *Pour une littérature voyageuse*, Ed. Complexe.¹²

« Voyager : s'aliéner, se rendre autre » (F. Michel, 7) → « *Le voyage est peut-être le plus long chemin qui va de soi à soi* » (256)

Les vertus transformatrices des voyages comme quête de soi-même – « *La visite dé-paysante de terres étrangères, exil provisoire et maîtrisé, permet à l'homme de pénétrer l'énigme douloureuse de son exil à soi-même*²¹ » – et construction d'un projet ou d'un destin individuel et/ou collectif.

Voyage = "apprentissage" (« *Tout apprentissage exige ce voyage avec l'autre et vers l'altérité*²² ») ou, mieux encore, "éducation", au sens originel de « *ce qui pousse à l'extérieur* » : cf. le mot d'ordre du philosophe M. Serres, ce maître ès parcours pédagogiques :

Qui ne bouge n'apprend rien. Oui, pars, divise-toi en parts. [...] Tu étais unique et référé, tu vas devenir plusieurs, et parfois incohérent, comme l'univers, qui, au début, éclata, dit-on, à grand bruit. Pars, et alors tout recommence, au moins ton explosion en mondes à part²³.

Il s'agit donc de s'éduquer, c'est-à-dire de se conduire hors de soi, de s'abstraire volontairement d'un temps et d'un lieu donnés, en fait imposés par la naissance ou les circonstances de la vie, pour se tourner vers un pays et une culture d'élection. → *Toute partance est rupture, philosopher, c'est partir* (Guirlinger) 37

Voyage ↔ Philosophie :

« *Aimer la force philosophique du voyage comme transit mental entre l'ici et l'ailleurs, le même et l'autre, le eux, le moi et le nous.* » (Chesneaux, 235)

« *Voyager dans le monde, c'est philosopher sur le monde* » (Chesneaux, 228)

[C18] « Le voyage commence là où s'arrêtent nos certitudes. Voyager, c'est réapprendre à douter, à penser, à contester » (Désirs, 11).

Le doute méthodique est la leçon tirée du voyage... L'expérience du voyage enseigne à éprouver la vérité dans l'action, par l'action (Guirlinger, 45)

Les penseurs en mouvement sont les penseurs du relatif ; ceux qui ne voyagent pas partent de l'absolu et visent l'absolu

Le voyage : une thérapie contre **la pensée unique** (21) → Émergence d'une **pensée métisse** (Désirs, 63)

Voyage ↔ Écrit / Lecture :

Illustration de l'idée que « le livre fait voyager tandis que le voyage fait lire ».

« *Tous les grands textes fondateurs, de la Bible à l'Odyssée, et de Don Quichotte à Moby Dick sont d'abord des récits de voyage* » (Chesneaux, 136)

« *Le voyage est de la littérature. Mieux : le voyage n'est voyage que s'il est littérature. Ou encore : un voyage n'est qu'un livre de voyage* » (G. Lapouge in *Pour une littérature voyageuse*), 112

21. A. et G. Haddad, *Freud et l'Italie : Psychanalyse du voyage*, Paris, A. Michel, 1995, 124.

22. M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1991, 86.

23. *Le Tiers-Instruit*, 28.

« Que serait en effet un voyage sans le livre qui l'avive, et en prolonge la trace – sans le bruissement aussi de tous ces livres qui le guidèrent et que nous lûmes avant de prendre la route ? » (M. Le Bris, *Pour une littérature voyageuse*, 120)

« Tout récit est un récit de voyage mais tout voyage est également un récit » (M. de Certeau) → on voyage d'abord par les livres (F. Michel, *Désirs d'ailleurs*)

Le voyage est une lecture du monde d'autant plus que la lecture conduit au voyage

Le livre fait voyager tandis que le voyage fait lire (*Ibid.*, 105)

Voyage ↔ Écriture :

C'est aussi une particularité du voyage que de permettre à celui qui s'y adonne de renouer avec la mémoire proche ou lointaine et, par là, de dénouer la parole et l'écriture : à la traversée de l'espace et du temps succède ainsi le parcours des signes sur la page blanche. Le voyage se résorbe alors dans une narration puisqu'il s'agit aussi de s'accomplir dans une autre démarche – celle de l'écrivain – et dans un autre parcours – celui de l'écriture qui outre la (re)construction de soi du sujet écrivant visera souvent à recomposer le réel selon un ordre esthétique. Ainsi, le voyage se prolonge en méthode de réflexion, d'introspection et de création mais l'œuvre qui en résulte, loin de se placer tout entière sous la dépendance d'un destin vécu est surtout pour l'écrivain, comme le rappelle J. Starobinski, une manière de s'anticiper :

Loin de se constituer uniquement sous l'influence d'une expérience originelle, d'une passion antérieure, l'œuvre pourrait être considérée en elle-même comme un acte originel, comme un point de rupture où l'être, cessant de subir son passé, entreprend d'inventer, avec son passé, un avenir fabuleux, une configuration soustraite au temps²⁴.

Au fond, le voyage ne prend véritablement tournure qu'au moment du retour, lorsqu'il devient souvenir et qu'on revient chez soi, à soi, sur soi. Nous retrouvons ici, sous une modalité plus littéraire qu'anthropologique, la problématique précédemment évoquée de la transposition/traduction du voyage, expérience qui, finalement, n'acquiert de réalité et d'efficace qu'une fois figée sur un support (écrit, image ou son).

« **Écrire, c'est toujours s'en aller** », (*Pour une littérature voyageuse*, 120) → [C19] « L'écriture ressemble à la navigation. Quand on commence un livre, on s'enferme dans une cabine. Il faut trouver une langue, qui est l'océan sur lequel on vogue. Tant qu'on n'a pas cette langue, il est impossible de partir, on est en cale sèche... Le bateau, ensuite, on le construit de ses propres mains, à l'aide des premiers mots qu'on emploie. Et puis on se calefute à l'intérieur de ces mots, avec des hublots pour voir à l'extérieur. » (M. Chaillou, *Pour une littérature voyageuse*, 59).

Traduction ↔ Voyage

[C20] « La traduction, c'est cet acte étrange et exaltant par lequel on tente de mettre en bleu ce qui est vert ou de faire aller à gauche ce qui va à droite. La traduction tente de faire de l'autre du même. Le

24. J. Starobinski, *L'Œil vivant II : La relation critique*, Paris, Éditions Gallimard, 1970, 283.

traducteur se voue à cette impossible entreprise de faire passer l'ici dans l'ailleurs. Il passe d'une langue à une autre un peu comme le voyageur change de paysage et pourtant ce qu'on lui demande, c'est de rester ailleurs dans le même et d'apporter le paysage qu'il a quitté avec lui. C'est un peu trop pour un seul homme. » (G-A. Goldschmidt, *À l'insu de Babel*, Paris, CNRS Éditions, 2009, 109)

Voyage ↔ Méthode

Méthode, c'est-à-dire, selon l'étymologie, un cheminement ordonné et orienté, en d'autres termes, une démarche hypothético-déductive → Désigne, dans les sciences expérimentales, la méthode qui consiste à formuler des hypothèses et à en déduire des conséquences testables expérimentalement. Le principe du système est de permettre la vérification de l'hypothèse dans des contextes empiriques différents de ceux qui ont suggéré sa formulation (*Dict. de philo.*)

Le voyage, confrontation de systèmes culturels et cognitifs, vecteur d'une réflexion épistémologique, se transmue en *methodos*, en démarche autoréflexive relative à l'objet, aux présupposés et aux instruments méthodologiques d'une discipline (l'anthropologie) mais aussi à la relation dans et par laquelle se dit (donc se construit) et parfois se conteste (donc se déconstruit) la "mystique de l'anthropologie".

III. LE « VOYAGE A REBOURS » : ARTISTES ET ECRIVAINS AMERICAINS EN MEDITERRANEE

Deux arguments justifiant le rapprochement entre l'Amérique et la Méditerranée :

– **Origine** → « le *Mare Nostrum* où tout a commencé, d'où tout est parti :

[C21] « L'Amérique commence en Méditerranée, au cœur de l'Ancien Monde, à Venise, à Gênes, dans l'aventure des parfums, des soies et des épices²⁵ ». Épisode de l'histoire de la « mondialisation », c'est-à-dire de « la dilatation planétaire de l'Occident latin²⁶ », « le processus de la découverte et de la colonisation de l'Amérique n'est en réalité qu'une **extension du dynamisme du monde méditerranéen** à la charnière du XV^e et du XVI^e siècles. **La primauté et le rôle pionnier des navigateurs, des découvreurs et des aventuriers italo-ibériques** est donc un fait incontestable ».

Comme le résume sans ambages Miguel de Unamuno dans *Le Sentiment tragique de la vie* :
« *La découverte de l'Amérique est œuvre de l'Espagne et non de Christophe Colomb* ».

– **Méditerranée = Mer de voisinage** :

L'Amérique et la Méditerranée sont fort éloignées l'une de l'autre, c'est vrai, mais si l'on quitte le réel pour aborder aux rivages de l'Imaginaire, nous verrons ces zones entrer en contact et s'évanouir l'obstacle physique de la distance entre l'Amérique et la Méditerranée tant il est vrai que "*A geography of the imagination would extend the shores of the Mediterranean all the way to Iowa*"²⁷, selon la belle formule du critique américain Guy Davenport.

25. Marie-Hélène Fraïssé, *Aux commencements de l'Amérique*, Actes Sud, 1999, 25.

26. P. Chaunu, *Conquête et exploration des nouveaux mondes*, Paris, PUF, 1969, 5.

27. G. Davenport, *The Geography of the Imagination*, New York, Pantheon Books, 1981, 12. Nous traduisons. 15

“LE MOTIF DU VOYAGE EN ITALIE DANS LA CULTURE ET LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE”

Aspect original de la culture et de la littérature américaine, le voyage en Italie reste d’une surprenante actualité comme en témoigne le succès de diverses publications contemporaines aux États-Unis²⁸ ; citons, entre autres, Frances Mayes, auteur de *Sous le soleil de Toscane : Une maison en Italie*²⁹ et de *Bella Italia, La Douceur de vivre en Italie*³⁰, puis Elizabeth Spencer, *Lumière sur la piazza*³¹ et enfin, Gary Paul Nabhan, *Songbirds, Truffles, and Wolves* (mot à mot : *Oiseaux chanteurs, truffes et loups* paru chez Penguin en 1994 et non encore traduit).

En témoigne aussi l’existence de ce qu’on appelle depuis H. James le “**thème international**”, c’est-à-dire celui de la rencontre, si ce n’est de la confrontation, entre un artiste américain et la vieille Europe, symbolisée par l’Italie. N. Hawthorne a inauguré le motif en 1860 avec *Le Faune de marbre* (*The Marble Faun*) et H. James, son continuateur, l’a élargi et porté à son plus haut degré de perfection dans *Roderick Hudson* (1875) ou *Les Ailes de la colombe* (*The Wings of the Dove*, 1909).

La tradition du voyage en Italie – du pèlerinage à rebours vers la patrie des arts et de la culture – s’est instaurée avant même la naissance de la République américaine : Benjamin West, premier peintre du Nouveau Monde à jouir d’une réputation internationale, lança le mouvement en 1760 (il fit en Italie un séjour de trois ans) suivi par ses confrères John Singleton Copley et Washington Allston en 1804. C’est donc sous l’influence des peintres que les écrivains américains se sont intéressés à l’Italie : W. Irving sera, en 1804, le premier romancier s’y rendre. Prirent ensuite la relève un grand nombre d’auteurs qui contribuèrent ainsi pendant deux siècles à tisser et à consolider un lien étroit entre les écrivains américains et l’Italie. Il en résulte qu’au moins vingt-cinq auteurs au XIX^e siècle et plus du double³² au XX^e ont écrit des romans ayant pour cadre l’Italie.

Se rendre en Italie, y séjourner, l’évoquer ou y situer l’action d’un roman reviendra toujours prendre le contre-pied de principes fondamentaux et de tendances caractéristiques.

28. Nous n’aborderons pas la littérature britannique qui a récemment connu semblable engouement grâce aux œuvres de Peter Mayle, auteur de *A Year in Provence* (Penguin Books, 1989), paru en français sous le titre de *Une Année en Provence* (1995), dont le succès a donné naissance à une lignée : *Provence toujours* (1997) et *Bonheur en Provence* (2000). Il existe entre cette série et les œuvres américaines mentionnées plus haut de remarquables similitudes, entre autres, les motifs suivants sur lesquels nous reviendrons : “initiation à un mode de vie rustique et bucolique” (“*To initiate me into the joys of rustic pursuits*”, *A Year in Provence*, 21) ; la révélation d’une autre temporalité (“*We become more philosophical in our attitude to time. Time in Provence is a very elastic commodity*”, 45) et du rythme saisonnier (“*We were learning to think in seasons instead of days or weeks*”, 206) ; la gestualité et la sensualité méditerranéennes (“*The hand language that accompanies any discussion of...*”, 45 ; “*The Provençal delight in physical contact*”).

29. *Under the Sun of Tuscany*, (1996), traduit de l’américain par Jean-Luc Piningre (Quai Voltaire, coll. Folio, 1998).

30. *Bella Tuscany : The Sweet Life in Italy*, (1999) traduit de l’américain par Jean-Luc Piningre (Quai Voltaire, coll. Folio, 1999).

31. *The Light in the Piazza*, traduit par Janine Rageot, Paris, Stock, 1996.

32. Au XX^e siècle feront le voyage Hamlin Garland, Ellen Glasgow, Theodore Dreiser, Edith Wharton, Sinclair Lewis, Louis Bromfield, Thornton Wilder, Francis Scott Fitzgerald, Willa Cather, John Dos Passos, Ernest Hemingway, Ezra Pound, William Faulkner, etc.

L'Italie représente, par rapport au tropisme fondateur d'Est en Ouest du Nouveau Monde, le terme d'un pèlerinage à rebours du temps et de l'espace (de l'histoire et de la géographie) où l'Américain va prendre part à une sorte de rituel initiatique (qui implique toujours la séquence symbolique naissance-mort-renaissance/résurrection) aux multiples enjeux (cf. la métaphore, née sous la plume de H. James, du « banquet d'initiation »).

Ce voyage est naturellement à resituer dans le cadre des relations primordiales, complexes et ambiguës entre le Nouveau Monde et le Monde méditerranéen. Essentiellement vécues sur le mode imaginaire, ces relations sont marquées par une fondamentale ambivalence où l'attirance et l'attraction le disputent à l'aversion et à la répulsion.

Cependant, il n'en demeure pas moins qu'historiquement les liens qui se sont établis entre l'Amérique et la Méditerranée remontent à la naissance même de cette nation : le processus de la découverte et de la colonisation de l'Amérique est essentiellement lié au monde méditerranéen, mais on le sait, les États-Unis se sont voulus et affirmés *WASP*, c'est-à-dire anglo-saxons et protestants, ce qui a impliqué le rejet de tout ce qui rappelait la Méditerranée, très tôt perçue comme un tiers-monde avant la lettre.

La Méditerranée, et tout ce qui s'y rattache (Catholicisme, éthique, mœurs, sexualité, nourriture, etc.), a fait l'objet dans la culture américaine d'un refoulement primaire qui a constitué pan de l'inconscient américain. Mais ce refoulé refait surface, resurgit avec une fréquence et une obstination insoupçonnées dans les domaines les plus divers et en particulier l'art et la littérature. Les relations entre l'Amérique et le monde méditerranéen s'inscrivent dès le départ dans la dialectique fondamentale du désir et de l'interdit, de la Loi et de sa transgression.

Par exemple, la Méditerranée incarne une relation au corps, à la sensualité et à la sexualité, personnifiée par l'archétype littéraire de la *Dark Lady*, la belle brune, la Ténébreuse et Sombre Dame, la séductrice, l'anti-vierge – catholique, juive, latine ou noire – qui symbolise pour la psyché américaine, je cite le critique L. Fiedler, le « *lien à l'Afrique...ou à l'Europe méditerranéenne d'où est issue notre culture ; elle incarne toute cette Altérité contre laquelle le monde anglo-saxon essaie de se définir et la culture protestante tente de justifier son existence*³³ ».

Dans ce dernier cas, la Méditerranée se retrouve placée sous le signe de Pan (sainteté de la sauvagerie originelle) et de Dionysos (abolition orgiastique de l'ordre légal) et symbolise soit la levée des interdits, soit l'irruption d'un Ça, du refoulé de la culture américaine qui continue à faire sentir son dynamisme et parvient souvent à rompre les défenses qu'un Surmoi puritain oppose à l'âme américaine divisée, selon D. H. Lawrence, entre l'innocence et le désir, le spirituel et le sensuel (83).

Dans le même ordre d'idées, la Méditerranée représente aussi une certaine forme d'hédonisme sinon parfois de licence et d'exubérance foncièrement étrangères à la mentalité puritaine plutôt répressive à l'égard des plaisirs des sens. James évoque en une image marquante – celle du « fouet céleste » (« whip in the sky ») (*RH*, XVII) – la crainte persistante qui assombrit l'humeur et la conscience du Puri-

33. *Love and Death in the American Novel*, Harmondsworth, Penguin Books, 1984, 301. Nous traduisons.

tain en Nouvelle-Angleterre (« the suspended fear in the old, the abiding Puritan conscience » *RH*, XVIII), or cette menace paraît absente des cieux d'Italie aussi éprouve-t-il en découvrant la Ville éternelle le sentiment de vivre : « Enfin – pour la première fois – je vis ! » s'exclame-t-il : initiation aux joies de l'existence.

L'accès à la Méditerranée permet à l'Américain de se dépayser de lui-même, car la (re)découverte du *Mare Nostrum* est souvent placée sous le signe du retour et de la régression sinon de la transgression. Retour vers quoi ? Réponse diverse : tout d'abord, bien évidemment, retour aux sources, à l'origine, c'est-à-dire finalement et fatalement au corps (corps de la femme, de l'amant(e) voire de la mère [on pourrait évoquer ici le rapport *mare-madre* présent dans l'inconscient méditerranéen]), et au langage du corps (gestualité, contacts, caresses).

À l'inverse d'une certaine réserve anglo-saxonne (Cf. *No loitering* & distance interpersonnelle), les pays méditerranéens offrent toutes les séductions et répulsions de la proximité, de l'intériorité, voire de la promiscuité notamment dans une configuration typiquement méditerranéenne : les corps en foule ou amassés. Non que les foules n'existent pas ailleurs mais alors on les subit et on les maudit ; en Méditerranée, on s'y plonge et on en jouit ouvertement. Si le héros de *La Méprise* de Vladimir Nabokov, se promenant dans Perpignan, se dit « écrasé par la foule méridionale » et accablé par de « riches odeurs nauséabondes³⁴ », à l'inverse, Peter Mayle dans *A Year in Provence* évoque la jouissance qu'inspirent au Provençal les contacts physiques (« *The Provençal delight in physical contact* », 101), pertinente notation que Jean-Noël Schifano corrobore à propos de Naples dans *Désir d'Italie*³⁵ :

[C22] Partagé le plaisir de la fusion des corps dans la foule, ce rite pour le Napolitain, la Napolitaine, qui s'agglomèrent à toute manifestation, civile ou religieuse, qui choisissent le surplace des trottoirs fourmillants plutôt que la voie libre ou le détour solitaire, et pratiquent le *struscio* : marcher le plus lentement possible dans la marée des foules, glisser, traîner ses pieds (d'où le bruit : « struchio ») sans les presque soulever, afin de lentement croiser des regards, frôler des mains, des épaules, des hanches ovées, dilater des cœurs, le long des murs alvéolés du friable tuf blond [...] ; partagé le tohu-bohu hurleur et klaxonnant, la transgression de tous les codes établis par la loi venue du Nord, dans l'éclat ironique des pare-chocs gondolés et des yeux rieurs où brillent la finesse grecque et, par éclairs, la folie espagnole.

Motivations

Elles ont évolué avec le temps. Au XIX^e siècle, l'espace américain où toute chose se dilate et se dilue a servi de repoussoir pour certains écrivains : cette gigantesque vie extérieure était facteur de dispersion vs. vie intérieure, concentration l'Amérique, cette masse continentale, est trop vaste, trop monstrueuse, trop chaotique et amorphe, pour qu'on puisse la dominer depuis le point central d'un Moi impérial (PYP, 77) vs. le Moi européen, enraciné dans les terres historiques (152)

“*Trop de dehors, pas assez de dedans*” – le problème de l'écrivain en Amérique (117) – dira H. James avant de s'en retourner en Europe pour y trouver cette épaisseur, cette densité temporelle et culturelle qui faisait selon lui cruellement défaut à l'Amérique de son temps.

34. Traduit de l'anglais par M. Stora, Paris, Gallimard, 1931, 216.

35. Paris, Gallimard, 1992, 479.

De même, vide artistique et culturel. Par opposition aux États-Unis où N. Hawthorne se plaignait qu'il n'y ait ni ombre, ni antiquité ni mystère, et que les conditions ne fussent guère favorables à la création artistique – « la poésie, le romanesque, le lierre, les lichens et les giroflées ont besoin de ruines pour croître », écrivait-il – l'Italie incarne la densité culturelle et artistique faisant défaut au Nouveau Monde.

Cf. H. James, dont certains personnages se percevant comme des « déshérités de l'Art » (« We are the disinherited of Art »), dans leur pays d'origine, au passé silencieux et au présent assourdissant (« our silent past, our deafening present »), se rendent en Italie (« an immemorial, a complex and accumulated civilisation » *RH*, 247) pour goûter aux plaisirs de l'acculturation et de l'accumulation de monuments, d'œuvres d'art, de vestiges historiques (« superpositions of history » *RH*, 69), et se faire admettre dans « le cercle magique » ("magic circle") de l'art et de la culture. Rituel qui n'est pas sans danger pour le novice qui paie parfois cette initiation d'une sorte d'étiollement de ses facultés créatrices, d'une forme d'impuissance devant le talent écrasant et l'exemple insurpassable de ses prédécesseurs.

Toujours au XIX^e siècle, l'Américain, ce nouvel Adam, se rendra en Italie pour parfaire son éducation sociale : l'Américain s'ouvre alors à un monde complexe et déroutant de codes, de rituels et de significations d'ordre social ou culturel, à la nécessité d'opérer des distinctions ou des discriminations subtiles et ténues. Il aura ainsi l'occasion de confronter l'innocence et la naïveté, qui sont censées être l'apanage naturel de l'*homo americanus*, aux subtiles conventions et aux mœurs parfois corrompues d'une société européenne perçue comme l'antithèse de la société américaine : troc symbolique de l'innocence contre l'expérience faisant défaut au personnage (ou variante tragi-comique : marché de dupes où l'Américain peut perdre sa précieuse innocence sans pour autant acquérir l'expérience).

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Bien qu'il soit difficile de faire la synthèse ou de dresser le bilan des contacts entre une des plus anciennes – mais toujours vivace – cultures du monde occidental et la plus jeune, on peut cependant recenser quelques schémas ou motifs récurrents. La découverte puis l'apprentissage de l'Italie, « expérience tant extérieure qu'intime » (F. Mayes), offre aux Américains le sentiment d'une liberté reconquise (« Comme si les mots *On part en Italie* devenaient une libération », FM, 329), d'un bouleversement radical (« D'où vient le changement puissant qui affecte nos corps et notre esprit quand nous vivons ici ? » 397) et d'un élargissement de leur expérience et de leur horizon, impressions résultant de :

— l'exposition à un rythme et mode de vie radicalement différents qui va de pair bien souvent avec un réveil ou une rééducation des sens : il est alors question, comme dans tout voyage bien conduit, d'absorber couleurs, textures, odeurs et saveurs nouvelles car « Les Italiens semblent avoir acquis des goûts bien plus nombreux que les nôtres » (37). La Méditerranée sera ainsi le terrain de la sensualité permise, ou plutôt reconquise, et d'un certain hédonisme : s'y inaugure ou s'y parfait l'éducation des sens ;

— la relation à un paysage aux connotations bucoliques offrant une grande diversité de plaisirs

visuels, olfactifs et tactiles ("the visual and tactile pleasures of natural or cultural diversity", P. Nabhan 50). La campagne toscane par exemple révèle l'existence d'une troisième nature : « La première étant indomptée, la deuxième, agriculture, et la troisième, accouplée aux concepts de beauté et d'art » (FM, 200) ;

— la perte des repères d'espace-temps issue du réajustement de la « sensation de l'histoire » (FM, 259) qui se manifeste en Italie sous la forme de la longue durée au spectacle des « villes inchangées qui se baignent de soleil comme chaque jour du temps » et de « La coexistence des ruines grecques et modernes, [qui] ajoutée au banal quotidien, serait capable aussi d'affecter mes propres repères d'espace-temps ». En ce qui concerne les distances, F. Mayes fait le commentaire suivant, très révélateur : « Mon appréciation californienne des distances prend ici un tour mystérieux. Une centaine de kilomètres ne me semble en général pas grand-chose, mais le moindre mile en Toscane et au-delà offre quelque chose à voir, étudier, manger ou boire... » (FM, 292) ;

— relation au temps : Chez F. Mayes, le séjour toscan s'ouvre sur une méditation sur le temps qui apparemment « n'a pas d'entrée ici » (14) :

Quel est ce bonheur qui revient chaque fois par vagues successives ? Le temps, ce temps offert qui s'écoule librement – et qui appartient à l'Italie. [...] Peu à peu je me laisse envelopper de ce temps. En Californie, je travaille *contre* lui. J'y ai toujours mon agenda sur moi. (22- 23).

Le contraste avec le temps et le rythme de vie américains particulièrement agités est des plus nets : « *En Californie le temps me donne souvent l'impression d'un cerceau en mouvement, d'un tourbillon constant autour d'un corps obligé de suivre ses ondulations* » (373) ; alors qu'ici, en Italie, les hommes, notamment les vieux paysans, prennent le temps de communier avec le temps (« *Les hommes restent ici communier avec le temps* » 238). Pour les représentants du Nouveau Monde où « *Time is money* », s'impose donc une nécessaire adaptation au « *dolce far niente* » (397) ; de même, l'auteur déclare que : « *Nous avons été lents à nous situer dans le temps* » (192) dont elle fait une expérience contrastée tantôt sur le mode du temps suspendu (« *J'ai le sentiment bizarre de m'être faufilée sous le rideau du temps [...] nous pourrions être au XV^e siècle* » [114] ; « *1500 est une date très récente* » [254] ; « *[j'ai] l'impression d'être enfermé dans une capsule temporelle* » [256] « *on est vraiment hors du temps* » [144]), tantôt sur le mode de la simultanéité (« *Venise est simultanée, comme le temps entier avant notre existence* » [147] ; « *Si le peintre, soucieux de conter une histoire, est lié à l'alpha et l'oméga d'une chronologie, la structure d'ensemble de la fresque révèle une intuition plus ancienne : tout temps reste éternellement présent* » [233]).

Cette sensibilité exacerbée aux « *ondulations du temps* » (86) va culminer dans la pratique du jardinage (aux connotations pythagoriciennes nettement affirmées par une réflexion sur les fèves et Thanatos) qui permet d'être « *en phase avec la terre* » (187) et de faire l'expérience à la fois du rythme saisonnier (« *J'observe les bienfaits de la saison* », 44) et de « *L'urgence du carpe diem* » (386).

Moment clé où l'auteur accède à son tour à une forme de sagesse qui se définirait comme « *ouverture à l'occurrence* » (F. Jullien, 158), et prend conscience que « *notre être au monde* »

est saisonnier (*Ibid.*, 56) ; à travers la saison, l'homme se met au diapason du monde, d'où l'importance de saisir le moment-occasion : *Kairos*. Le bonheur est dans l'adéquation au moment opportun, *Eukairia* (118), « l'instant où l'initiative de l'agent s'accorde parfaitement avec l'événement et coopère par là avec la volonté du destin » (134). L'Italie témoigne ainsi des vertus de la congruence, au sens originel du terme, « d'accord et d'à-propos qui se déploie sur le plan non du connaître (ou de l'agir) mais du vivre » (157).

— la confrontation avec la complexité et le chaos (« L'impression d'un parfait chaos dans lequel chacun doit apprendre à survivre », FM, 77) fruits de l'histoire : « Américaine habituée à [l'histoire] de son pays, comparativement franche et sans détour, je vois dans ce passé italien une série de circulations d'une complexité désespérante » (85)

— l'intimité avec l'art (cf. la métaphore de "the apple of the art"). Non que l'Amérique soit un désert artistique et culturel mais il est incontestable qu'en Italie « le peuple respire les arts chaque jour. *L'art dans le quotidien* » (FM301) et tout manifeste un évident sens de la forme et génie du style. L'Esthétique ou *aisthêsis* – la faculté de juger – est, ne l'oublions pas, indissolublement liée à la Méditerranée. Le philosophe Luc Ferry rappelle qu'historiquement « c'est d'abord en Italie et en Espagne que le terme goût acquiert une pertinence dans la désignation d'une faculté nouvelle, habilitée à distinguer le beau du laid et à appréhender par le sentiment (*aisthêsis*) immédiat les règles d'une telle séparation – de cette Krisis³⁶ ».

— Enfin, pour les âmes inquiètes, une certaine expérience de la spiritualité ("the land itself here is spirited", Nabhan, 56).

C'est donc de l'*esthésique*, l'exercice des sens, à l'*esthétique* (le goût et l'appréciation du Beau), en passant par le sentiment de l'histoire, de la complexité et de la religiosité, un trajet éducatif complet que propose l'Italie ("a school of instruction"), mais naturellement, il y a quelques ombres à ce tableau flatteur car l'Italie apparaît parfois dans certaines œuvres comme un pays décadent et corrompu pouvant exercer une influence pernicieuse et délétère sur l'Américain. Pour la mentalité puritaine et l'imaginaire américain, la Méditerranée représentera tantôt un lieu de perdition tantôt, au contraire, « un ailleurs où l'instinctuel peut se donner libre cours sans entrer en conflit avec le culture³⁷ ».

Conclusion

Finalement, pour l'Américain qui y séjourne assez longtemps, l'Italie comme l'Europe a pour effet d'enrichir et de complexifier la conscience (« *Europe complicates consciousness* », T. Tanner, *RH*, XXXIII) ; c'est par excellence le lieu où les représentants du Nouveau Monde peuvent faire l'expérience de ce que le critique T. Tanner nomme excellemment, par opposition au Transcendantalisme*, le *descendentalisme*, c'est-à-dire une plongée dans l'épaisseur du temps et de l'histoire, dans les profondeurs de l'expérience et les recoins obscurs de l'inconscient, dans le tourbillon vertigineux du péché, de la

36. *Homo aestheticus*, Paris, Grasset, 1990, 27.

37. M. Gresset, thèse, 610-612.

corruption et de la dissolution. L'Américain, dont J. de Crèvecœur faisait un « Européen dépouillé », y retrouve ses dépouilles, ses défroques et y éprouve « le sens du gouffre³⁸ ». Illustration d'un schéma que le roman américain a tant de fois mis en œuvre au cours de son histoire, à savoir que « se rapatrier implique bien un détour, et par une préhistoire et par un ailleurs³⁹ ».

Enfin, tous ces romans ayant pour cadre l'Italie font apparaître la Méditerranée comme une « mer de voisinage » dont les Anglo-Saxons seraient, au même titre que nous, les riverains et les héritiers spirituels, preuve que, si ténu soit-il, le lien avec le *Mare Internum* n'est toujours pas rompu et que, dans la psycho-géographie de l'Américain, l'univers méditerranéen, antidote à la sévérité et à la répression puritaines, demeure source de fantasmes et promesse de réconciliation du corps et de l'esprit. S'il est vrai que « l'imaginaire est une manière de se construire et d'échapper à soi⁴⁰ », alors la Méditerranée qui hante la psyché américaine reste fondamentalement cette autre patrie où être tout à fait soi-même :

[C23] Vous avez raison sur ce point. Nous sommes méditerranéens. Jamais je ne suis allé en Grèce ou en Italie, mais je suis certain que je m'y sentirais chez moi, à l'aise, sitôt débarqué. » Et c'était vrai, pensais-je. La Nouvelle-Orléans ressemble à Gênes ou à Marseille, ou encore à Beyrouth ou à Alexandrie plus qu'à New York, bien que tous les ports de mer se ressemblent entre eux plus qu'ils ne peuvent ressembler à aucune ville de l'intérieur. Comme La Havane et Port-au-Prince, La Nouvelle-Orléans gravite autour d'un monde hellénistique qui, jamais, n'a été en contact avec l'Atlantique nord. **La Méditerranée, les Caraïbes et le golfe du Mexique forment une mer homogène, encore que morcelée⁴¹.**

CITATIONS

« *La première création de Dieu fut le voyage puis vinrent le doute et la nostalgie.* » (Th. Angelopoulos)

1. « Le but du mouvement, dans le monde extérieur, c'est le voyage, et dans le monde intérieur, c'est la pensée discursive » (Ch. Jambet)
2. « En effet, trois continents — l'Asie, l'Europe, l'Afrique — entourent la dépression géologique qui contient les eaux méditerranéennes, dont la superficie totale s'élève à 2,966 millions de km². Chiffre insignifiant à l'échelle planétaire qui est celle de notre époque. L'océan Atlantique couvre 106 millions de km² et le Pacifique 180 millions ! Mais la Méditerranée fut pendant des siècles le centre du monde occidental... » (Porcel, 5)
3. « La Méditerranée est non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres ». (Braudel) // E. Morin évoque l'image d'un « *chapelet de mers dont les noms sont restés (Égée, Adriatique, Tyrrhénienne, etc.)* » (Porcel, XI)
4. « La Méditerranée, au milieu des terres, singulier nom qui récusé jusque dans sa racine l'eau et le rivage » (La Méd. créatrice, 38)
5. **Sur la couleur bleue** : « Longtemps le bleu a été mal aimé. [...] Dans l'Antiquité, il n'est pas vraiment considéré comme une couleur ; seuls le blanc, le rouge et le noir ont ce statut. [...] À Rome, c'est la couleur des barbares, de l'étranger (les peuples du Nord, comme les Germains, aiment le bleu. De nombreux témoignages l'affirment : avoir les yeux bleus pour une femme, c'est un signe de mauvaise vie. Pour les hommes, une marque de ridicule. On retrouve cet état d'esprit dans le vocabulaire : en latin classique, le lexique des bleus est instable, imprécis. Lorsque les langues romanes ont forgé leur vocabulaire des couleurs, elles ont dû aller chercher ailleurs, dans les mots germaniques (*blau*) et arabe (*azraq*). Chez les Grecs aussi, on relève des confusions de vocabulaire entre le bleu, le gris et le vert. L'absence de bleu dans les textes anciens a d'ailleurs tellement intrigué que certains philologues du XIX^e siècle ont cru sérieusement que les yeux des Grecs ne pouvaient le voir ! » (M. Pastoreau, *Le petit livre des couleurs*, Éds du Panama, 2005). Cf. également B. Porcel : « Il faut garder en mémoire cette donnée fondamentale : les statues grecques avaient des yeux de verre, elles étaient peintes de

38. G. Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, 128.

39. P.-Y. Pétilion, *L'Europe aux anciens parapets*, Paris, Le Seuil, 1986, 193.

40. H. Védrine, *Les Grandes conceptions de l'imaginaire*, Paris, 1990, Librairie générale Française, 17.

41. Abbott Joseph Liebling (1904-1963), journaliste, auteur de *The Earl of Louisiana* (un portrait du gouverneur de Louisiane Earl Long) publié en 1961. Nous soulignons.

toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à la cire et à chaud. Platon était persuadé que seule la couleur donne à la sculpture sa plénitude. Je répète que l'idée qui associe blancheur et classicisme est fausse : les pluies, les siècles, voilà ce qui a blanchi les sculptures... » (p. 68) et enfin, Van Gogh : « *La Méditerranée a une couleur semblable à celle du maquereau, c'est-à-dire changeante, on ne sait de source sûre si elle verte ou violette, si elle est bleue car après le reflet changeant celui-ci a pris une teinte rose ou grise... Je me suis promené une nuit au bord de la mer sur une plage déserte. Elle n'était pas gaie, mais pas triste non plus : elle était belle. Le ciel d'un bleu profond était parsemé de nuages d'un bleu plus dense que le bleu fondamental d'un cobalt intense, et d'autres nuages d'un bleu plus clair, comme la blancheur bleutée des voies lactées... Maintenant que j'ai vu la mer ici, je saisis toute l'importance d'être dans le Midi et de sentir qu'il faut encore forcer la couleur* » (B. Porcel, 371).

6. « L'essence de la Méditerranée, c'est d'abord la passion du Dieu unique, dont les trois expressions, la juive, la chrétienne et la musulmane, sont nées au désert mais se sont épanouies autour d'elle et grâce à elle » (J.-R. Pitte)

7. « La mer sépare les continents, et du même coup elle est la voie de communication qui les relie ; grâce à l'obstacle qui devrait les isoler (et non point : malgré cet obstacle), les hommes pourront aller ailleurs et, en outre, échanger leurs marchandises, circuler et négocier, trouver un emploi aux véhicules de l'humaine mobilité. Comme l'espace, le temps est ce qui à la fois disloque et réunit, éloigne et rapproche. » (V. Jankélévitch)

8. Un nom commun de la géographie désignant un climat, un genre de vie ou de construction géopolitique. Que l'on considère les spécificités du climat, et l'on trouve ailleurs qu'en Europe des méditerranées au climat comparable, en Californie, au Chili central, dans la province du Cap ou en Australie, à Perth et Adélaïde... Que l'on s'intéresse aux genres de vie, et des cellules méditerranéennes apparaissent dans les quartiers des plus grandes villes du monde et en particulier aux États-Unis. Que l'on s'intéresse enfin à la géopolitique, et se dessine alors un modèle méditerranéen : devient méditerranée tout espace marin dit de « deuxième grandeur » (3.000 à 4.000 kilomètres de longueur), quasi fermé, borné de territoires peuplés et actifs, soumis chacun à la double attraction de forces opposées, celles de leur liaisons internes et celles qu'exercent des centres de décisions extérieurs (ainsi pourra-t-on dire que la France, l'Algérie et la Croatie sont méditerranéennes parce qu'elles ont la Méditerranée en commun, mais en même temps que la première est attirée par l'Union européenne, la deuxième par le monde arabe et musulman et la troisième par l'Europe centrale postcommuniste...). Alors, vus sous cet angle, peuvent apparaître d'autres ensembles. [...] Avec cette définition, les méditerranées entrent alors dans le jeu mondial : Rome n'est plus dans Rome mais à Washington, Londres, Moscou ou Riyad... (Carpentier & Lebrun)

9. « *La Méditerranée en sa grandeur nature est balkanique. Elle est en somme un art consommé du désordre, du contraste et de la démesure, à l'instar du dieu héraclitéen* ». // « Nous sommes confrontés aux antinomies méditerranéennes à chaque époque : d'une part la clarté et la forme, la géométrie et la logique, la loi et la justice, la science et la poétique, de l'autre tous leurs contraires. Les livres saints de réconciliation ou d'amour face aux croisades ou au djihad. Esprit œcuménique et ostracisme fanatique. Universalité et autarcie. Agora et labyrinthe. Aletheia et énigme. La joie dionysiaque et le rocher de Sisyphe Athènes et Sparte. Rome et les Barbares. L'empire de l'Est et celui de l'Ouest. L'Orient et l'Occident. Côte nord et côte sud : l'Europe et l'Afrique. La chrétienté et l'islam. Le catholicisme et la religion orthodoxe. L'enseignement du Christ et la persécution des Juifs. » (Matvejevic)

10. « La science de la mer, c'est l'étude des routes et des courants, l'analyse chimique du taux de salinité, la stratigraphie du relief, la carte du domaine benthique et celle du domaine pélagique avec sa subdivision en zones euphotiques, oligophotiques et aphotiques, la mesure des températures et celles des vents ; mais aussi des histoires de naufrages et le mythe des sirènes, des galions coulés et des léviathans primordiaux ; c'est le liquide amniotique originel de l'humanité et le berceau des civilisations, la beauté grecque qui, telle Aphrodite, naît parfaite de la mer, la grande épreuve de l'âme dont parle Musil, la rencontre avec le symbole de l'éternité et de la persuasion, c'est-à-dire de la vie resplendissant dans un pur présent incorruptible, dans la plénitude de sa signification. Le plus grand roman de formation (*Bildungsroman*), la plus grande histoire mettant en scène l'individu qui s'aventure dans le monde puis revient chez lui, en lui-même, c'est-à-dire l'Odyssée, n'est pas concevable sans la mer. Mais cette mer, la Méditerranée, est aussi la matrice de notre histoire, de notre civilisation. » (Claudio Magris)

11. « La pensée méridienne, c'est cette pensée que l'on commence à sentir en soi là où commence la mer, quand la rive interrompt les intégrismes de la terre – *in primis*, celui de l'économie et du développement –, quand on découvre que la frontière n'est pas un lieu où le monde finit, mais où les différences se touchent et où le jeu du rapport à l'autre se fait difficile et vrai. En effet, la pensée méridienne est née sur la Méditerranée, sur les côtes de la Grèce, quand la culture grecque s'est ouverte aux discours contradictoires, aux *dissoi logoi*. Au début, il n'y a jamais l'un, mais le deux ou les plusieurs. » (F. Cassano)

12. La mer « *entraîne l'intellect à la mobilité, à la pluralité, elle l'oblige à passer de rivage en rivage et de peuple en peuple*. » (C. 36)

13. « Il faut retrouver l'essence profane de la Méditerranée qui est dans l'ouverture, la communication, la tolérance et la rationalité. Nous devons nous reméditerranéiser comme citoyens de la communication et citoyens de la complexité. » (E. Morin)

14. « Παντοπορος ατορος επ ουδεν » Sophocle

15. « Voyager, c'est se livrer à la commotion : à cet ébranlement qui affecte l'être jusqu'à l'os, remet tout en jeu, tourne la tête et ne laisse aucune anticipation intacte. Après chaque commotion, il faut renaître et reprendre connaissance. Rien de plus effrayant, rien de plus désirable » (J. Derrida)
16. « Voyager ? C'est se vider, se dénuer et une fois vide et nu, s'emplir de saveurs et de savoirs nouveaux. Se sentir proche des lointains et consanguins de Différents. Comme un bernard-l'ermite planétaire » (J. Lacarrière) .
17. « L'Ailleurs [...] n'est pas l'autre, ni non plus le différent, ni non plus l'opposé ; mais simplement (rigoureusement) ce qui ne s'inscrit pas dans notre cadre initial, ne fait pas partie du paysage (linguistique-notionnel) dans lequel nous avons d'abord grandi et nous trouvons d'abord situés, donc aussi au sein duquel nous pouvons d'emblée nous "orienter". Aussi "ailleurs" ne se découvre-t-il que si nous nous dé-plaçons, oblige à voyager. » (F. Jullien, *Chemin, faisant*, 85)
18. « Le voyage commence là où s'arrêtent nos certitudes. Voyager, c'est réapprendre à douter, à penser, à contester » (*Désirs d'ailleurs*)
19. « L'écriture ressemble à la navigation. Quand on commence un livre, on s'enferme dans une cabine. Il faut trouver une langue, qui est l'océan sur lequel on vogue. Tant qu'on n'a pas cette langue, il est impossible de partir, on est en cale sèche... Le bateau, ensuite, on le construit de ses propres mains, à l'aide des premiers mots qu'on emploie. Et puis on se caleutre à l'intérieur de ces mots, avec des hublots pour voir à l'extérieur. » (M. Chaillou, *Pour une littérature voyageuse*, 59).
20. « La traduction, c'est cet acte étrange et exaltant par lequel on tente de mettre en bleu ce qui est vert ou de faire aller à gauche ce qui va à droite. La traduction tente de faire de l'autre du même. Le traducteur se voue à cette impossible entreprise de faire passer l'ici dans l'ailleurs. Il passe d'une langue à une autre un peu comme le voyageur change de paysage et pourtant ce qu'on lui demande, c'est de rester ailleurs dans le même et d'apporter le paysage qu'il a quitté avec lui. C'est un peu trop pour un seul homme. » (G-A. Goldschmidt, *À l'insu de Babel*, 109)
21. « L'Amérique commence en Méditerranée, au cœur de l'Ancien Monde, à Venise, à Gênes, dans l'aventure des parfums, des soies et des épices ». Épisode de l'histoire de la « mondialisation », c'est-à-dire de « la dilatation planétaire de l'Occident latin », « le processus de la découverte et de la colonisation de l'Amérique n'est en réalité qu'une **extension du dynamisme du monde méditerranéen** à la charnière du XV^e et du XVI^e siècles. **La primauté et le rôle pionnier des navigateurs, des découvreurs et des aventuriers italo-ibériques** est donc un fait incontestable ». (M.-H. Fraïssé / P. Chaunu)
22. Partagé le plaisir de la fusion des corps dans la foule, ce rite pour le Napolitain, la Napolitaine, qui s'agglomèrent à toute manifestation, civile ou religieuse, qui choisissent le surplace des trottoirs fourmillants plutôt que la voie libre ou le détour solitaire, et pratiquent le *struscio* : marcher le plus lentement possible dans la marée des foules, glisser, traîner ses pieds (d'où le bruit : « struchio ») sans les presque soulever, afin de lentement croiser des regards, frôler des mains, des épaules, des hanches ovées, dilater des cœurs, le long des murs alvéolés du friable tuf blond [...] ; partagé le tohu-bohu hurleur et klaxonnant, la transgression de tous les codes établies par la loi venue du Nord, dans l'éclat ironique des pare-chocs gondolés et des yeux rieurs où brillent la finesse grecque et, par éclairs, la folie espagnole.
23. « Vous avez raison sur ce point. Nous sommes méditerranéens. Jamais je ne suis allé en Grèce ou en Italie, mais je suis certain que je m'y sentirais chez moi, à l'aise, sitôt débarqué. » Et c'était vrai, pensais-je. La Nouvelle-Orléans ressemble à Gênes ou à Marseille, ou encore à Beyrouth ou à Alexandrie plus qu'à New York, bien que tous les ports de mer se ressemblent entre eux plus qu'ils ne peuvent ressembler à aucune ville de l'intérieur. Comme La Havane et Port-au-Prince, La Nouvelle-Orléans gravite autour d'un monde hellénistique qui, jamais, n'a été en contact avec l'Atlantique nord. **La Méditerranée, les Caraïbes et le golfe du Mexique forment une mer homogène, encore que morcelée.** »

Caminante, no hay camino (Antonio Machado)

Caminante no hay camino [Toi qui marches, il n'existe pas de chemin]

Todo pasa y todo queda, [Tout passe et tout reste,]

pero lo nuestro es pasar, [mais le propre de l'homme est de passer,]

pasar haciendo caminos, [passer en faisant des chemins,]

caminos sobre el mar. [des chemins sur la mer.]

Nunca perseguí la gloria, [Je n'ai jamais cherché la gloire,]

ni dejar en la memoria [ni cherché à laisser dans la mémoire]

de los hombres mi canción; [des hommes ma chanson ;]

yo amo los mundos sutiles, [j'aime les mondes subtils,]

ingravidos y gentiles, [légers et aimables,]
 como pompas de jabón. [comme des bulles de savon.]

Me gusta verlos pintarse [J'aime les voir se peindre]
 de sol y grana, volar [de soleil et de rouge, voler]
 bajo el cielo azul, temblar [sous le ciel bleu, trembler]
 súbitamente y quebrarse... [soudainement et se rompre...]

Nunca perseguí la gloria. [Je n'ai jamais cherché la gloire.]

Caminante, son tus huellas [Toi qui marches, ce sont tes traces]
 el camino y nada más; [qui font le chemin, rien d'autre :]
 caminante, no hay camino, [toi qui marches, il n'existe pas de chemin,]
 se hace camino al andar. [le chemin se fait en marchant.]

Al andar se hace camino [En marchant on fait le chemin]
 y al volver la vista atrás [et lorsqu'on se retourne]
 se ve la senda que nunca [on voit le sentier que jamais]
 se ha de volver a pisar. [on n'empruntera à nouveau.]

Caminante no hay camino [Toi qui marches, il n'existe pas de chemin]
 sino estelas en la mar... [si ce n'est le sillage dans la mer...]

Hace algún tiempo en ese lugar [Il fut un temps dans ce lieu]
 donde hoy los bosques se visten de espinos [où aujourd'hui les bois s'habillent d'épines]
 se oyó la voz de un poeta gritar [on entendit la voix d'un poète crier]
 "Caminante no hay camino, [Toi qui marches, il n'existe pas de chemin,]
 se hace camino al andar..." [le chemin se fait en marchant...]

Golpe a golpe, verso a verso... [Coup après coup, vers après vers...]

Murió el poeta lejos del hogar. [Le poète mourut loin de chez lui.]
 Le cubre el polvo de un país vecino. [Il est recouvert de la poussière d'un pays voisin.]
 Al alejarse le vieron llorar. [En s'éloignant on le vit pleurer.]
 "Caminante no hay camino, [Toi qui marches, il n'existe pas de chemin,]
 se hace camino al andar..." [le chemin se fait en marchant...]

Golpe a golpe, verso a verso... [Coup après coup, vers après vers...]

Cuando el jilguero no puede cantar. [Quand le chardonneret ne peut chanter]

Cuando el poeta es un peregrino, [Quand le poète est un pèlerin,]
 cuando de nada nos sirve rezar. [quand il ne sert à rien de prier.]
 "Caminante no hay camino, [Toi qui marches, il n'existe pas de chemin,]
 se hace camino al andar..." [le chemin se fait en marchant...]

Golpe a golpe, verso a verso. [Coup après coup, vers après vers.]